

Jacques Dupin

Matière du souffle

une approche d'Antoni Tapies

Le visage m'attire, et me récuse... M'accueille à distance : un visage intense et brouillé, un visage dans le souffle du mur...

Un mur marqué de croix, de lettres, de signes, de balafres, qui l'agrandissent et le transfigurent, qui le déplacent à travers le temps...

Un visage invisible, inhumain, ou trop humain, par la charge d'inconnu qui l'expose à l'arrachement, à la divination d'un pas d'extrême étranger, dans le soliloque de la rupture ou de la lenteur...

Une image accolée à sa négation, une image en mouvement erratique, tirée par le souffle, image de la naissance de toutes, et de celle-ci, et la fraîcheur inespérée de la dernière, et la dissipation de l'autre, et le retour de l'unique... Proche, usée, ruisselante, proche d'un outil détaché de la nuit, sorte de couteau contemplatif...

*

La peau fait éclater le masque, sa fixité, l'opacité de son règne énigmatique... Je traverse l'atelier, je reviens, je parcours l'atelier comme une phrase dont les anneaux se forment et se séparent avant de se consumer, sans jamais tout à fait s'éteindre... Et le feu reprend ici, et le feu envahit l'espace... Comme pour incorporer la mort grandissante, la mort déjouée... Je rêve que j'écris dans l'atelier, dans le demi-jour de la lumière intérieure qui succède aux cendres et au feu, de la lumière que filtrent et brossent largement les marques croisées du dehors...

*

Les marques, leur approfondissement par la pesée du corps et de la pensée... Leur répétition, leur altération, leur éclipse... Leur arrachement soudain, compatible avec le neutre de l'empreinte — engouffrement et sublimation — d'un corps de femme, d'une chaîne de montagnes — avec les traces de leur disparition dans la prescience du retour...

Un objet de peinture, une apparition ressaisie par le givre, sous la grêle du non-savoir, la transmutation du clairsemé des parcelles, — et toujours le fixe et le volatil d'un autoportrait dans la marge et sous les tisons...

Un châssis retourné contre le mur blanc, contre la musicalité du vide et la résonance du mur... La contiguïté, toujours, du même et de l'autre, dans la coupure et la suture, dans le flux et dans le reflux...

*

Un châssis retourné contre le mur blanc, une avalanche au ralenti dévalant comme en rêve le versant est du Montseny, ultime contrefort* du Mont Analogue. Je déambule, et je regarde sans voir, étant saisi, puis aveuglément imprégné, puis distinctement habité... par la simplicité de l'extravagance et du racinement, ici même, ici autre, et au-delà, dans l'infini de la lumière. L'espace de l'atelier change de couleur, sa voix de tessiture, son attente d'arrière-pays, sans perdre l'intensité. Le jour, la nuit, la balance et le torrent, le rythme d'une respiration souveraine pour l'oblitération active d'une image, et le retour des dieux réencordés...

*

La poudre attendrit les jachères, assèche la plaie. La spatule est dans la tête, entre les yeux. Le pinceau est fleur et venin de la fleur, instrument de l'incantation du désert, et mélancolie du sourcier. Et comme un meurtre perpétré en rêve, l'instant du geste natif éclaire le sang obscur. Le geste qui ouvre, qui ouvre excessivement, à la fois le signe et sa ligature... L'immensité de l'air supplicé frappe la toile qui respire, la toile que la cruauté du signe échancre fera jouer aux lointains...

*

Geste d'encre... dégagement du corps empêtré, décision de l'envol, intervention brisante, souveraine, acte qui discrimine la forme et le mouvement, l'anfractuosité dans le mur et la veilleuse du sexe caché...

Le souffle arme le bras, la main, et ajuste le geste, la visée aveugle, le suspens du souffle, et l'arrêt de mort, au ras du sol, à portée de main... Sous la montagne et dans le réseau des nerfs est accroupi un millénaire de méditation, de désirs, de connaissance, et de pourriture sacrée...

*

Geste d'encre, comme figure de l'emblématique aléa. Occurrence de la réalité surgie de rien. Du caprice (des dieux morts), de l'imprudence (de chaque vivant). Avec sa promptitude carnassière, sa rapidité prédatrice, et dont la peinture, qui vient de surgir, évacue l'illusion d'obscénité, et de profondeur...

*

L'injonction parfois d'une lecture atroce, d'une blessure humide, parfois la mienne, qui cicatrisent avec le jour... Quoiqu'on charrie de semences, de téguments, de mots obscurs — de matériau brut, analphabète — et de substances raffinées, ritualisées dans leur cours : le commencement, le supplice, indices et visions, malgré leur fréquence, leur martèlement, lancées contre un mur aveugle qui s'ouvre, qui entend l'inavouable, qui nous délivre en donnant à lire l'abrupt de l'acharnement de la nuit... Une matière spiritualisée sans reniement, dans la tension jubilante d'une double initiale chargée...

*

Dans l'ouvert de la trace, que le tremblement et l'oblitération de la ligne structurent et orientent, la danse de l'image se surimpose, s'identifie à la crudité du signe... Ainsi les nappes, les flux d'intensité, soulèvent et transfigurent la matérialité du geste et la solitude du jeu. Le signe dont l'inscription, flagrante, et le dénouement, invisible, fondent son unicité, sa fascination, sa sauvagerie, sur l'épaisseur de la mémoire négative dont il émerge, sur l'écart, entre lui et moi, qu'il creuse et qu'il tient... Le référent n'est que le désir ou l'ombre portée de la chose. Pas de grille ni de code. L'humilité de l'affleurement, l'incartade de l'intensité. La perte et la résurgence, et l'autorité du signe nu, au-delà de la débandade d'une théorie de fantômes...

*

La filtration, les passages, les couleurs érodées et griffées, les constructions contrariées, contrecarrées, dissoutes, violemment redressées à la diable, assurées, triomphantes à la fin, renforcées... Les signes, capturés à la naissance, et leur constellation immédiate, en bâtons, chiffres et lettres, appuyés, biffés, tatoués, restitués à l'illisible de la surface et de la peau... Déchirures, brouillages, dont les marques crèvent l'œil en l'éveillant... La révélation du fond, qui n'est ni le profond ni le tréfond, mais la simplicité du fond dans sa sécheresse abrupte — détaché du chatolement mystique, et du glauque voluptueux, l'incohérence du fond dont l'outrance et le fer s'incorporent, et s'éteignent et veillent sur un feu dormant de tisons...

*

Butin de la décharge, choses du rebut rongées, grignotées, léchées par le temps... écrans griffés, marqués au fer et au feu, imprégnés et pulvérulents, bois de lit, de table, de chaise, dressés contre le vide et imprimés dans la poussière, tatouages et cordages autour du cœur graffité, barricade du double T pour endormir la terreur... La rage de peindre oscille, toute enrobée, toute nue, — entre le retrait pudique et le crime abstrait...

Le double T, le corps, comme si, dans leur excavation, l'extrême pensée de l'extrême orient besognait en profondeur et presque invisiblement les clôtures et les pivots éradiqués de notre désarroi occidental...

Exil intérieur, voyage immobile. L'imprégnation et la gestation de ce qui, étant le plus étranger, deviendrait l'intime et le consanguin. La brûlure dont l'extrême éloignement serait ferment de l'éveil, et ouverture incorporée...

*

D'un accouplement exaspéré qui culmine au fond de la mer, je confonds l'emprise avec les rayons de ma peur... Des parcelles se détachent, s'enflamment dans l'air, retombent dans le vide qui les absout... Comme à l'écart, entre les racines des chênes, entre les orteils, — de ce massif de peintures dont on ne verra jamais ni le commencement ni la fin, ni le vide majeur, ni le trait futur...

*

Le vide est une saccade de sang, un flux interrompu par l'intervalle et l'inscription. Nous sommes dans la peinture, ce n'est pas n'importe où. Ce qui sort, sourd d'un massif éloigné avec la promptitude d'un éclair maîtrisé, afin que ce qui se donne à voir devance d'un jour ce qui se donne à lire. Dynamique du hiatus et de l'intervalle. Le surgissement de ce qui nous atteint saute le palier du déchiffrement. Ou peut-être, est-ce moi, lecteur intempestif, qui préfère me livrer à la jouissance du bond et de sa vacance injectée, et céder à un transport intraduisible...

*

La poussière, la coulée, la musique, le recueil, la veillée — enclaves de méditation, manière de fermer les yeux, de trembler, de heurter la vitre, d'écouter battre le volet, de marcher dans l'atelier en tressant les fils de l'orage, d'être à l'affût de ce qui vient, de ce qui approche, de ce qui va sortir de l'embrasement et de la main, de l'ombre qu'on va retenir en capturant la proie... la ligne de crête et le trait de l'horizon ayant fusionné dans l'éclat...

*

L'image jamais tout à fait délivrée de sa chrysalide, du tourment de la gestation, tire de son attente infinie sa force brutale et son accolade ingénue... Elle m'appelle, me comble, me déchire à sa ressemblance, et je suis la lourdeur d'un pied, le rictus d'un crâne, la balafre d'une chimère, la stupeur d'un regard qui monte du fond... Je redeviens le corps de la peinture, et son évanouissement éclairant...

*

Le vide vivant. Au devant de nous, au futur, la flèche d'une ancienne musique, d'une légende incrustée. Un trait d'encre, un lancer de terre détremnée. Plus vrais dans l'embrasement du tableau que tous les vols de semence que le printemps redistribue... Pollen qui déchire, poudre à fusil qui féconde, poussière aveugle et voyante qui se dilapide dans la rétention, et se détruit pour renaître, comme aux grandes heures de l'Alchimie, sans territoire à conquérir, ni inscription à défendre, mais cette libre allée et venue de l'énergie, dans le ciel et le sous-sol, et le mouvement d'un monde qui ouvre ses pistes et ses plaies, par un deserrement inespéré des lèvres et du compas...

*

Il fait que je touche le fond. Il prend le désastre à revers. Le quotidien et le merveilleux, d'un seul trait, ne surgissent, ne répondent à mon attente, que par l'accord de la surface, l'usure de la couleur, les lacerations du corps et du mur, les graffitis et le rapt. Tapiés, un nom de mur devenu un mot dans l'espace, d'un coup de brosse ou de tête, qui nous plonge dans l'inconnu comme une écriture inventée, avant de s'écrire, de condescendre à ce morne et merveilleux rectangle de toile qui dénie le drame pour incorporer le signe, et ne rapporter du gouffre que ça, qui est tout et rien, la blessure qui les soude, ou rien, — qui est ça...

*

Mon flair de renard prend le relais des yeux quand je te perds de vue... Sur les traces, et, à revers, la pensée de la contre-trace venant à la rescousse... Pour un bond animal, ou primitif, dans le tableau et hors de lui, dans le sommeil de tous, l'assourdissement partagé... Un geste de peintre avivant les pistes en exténuant la couleur... Un trait qui surprend le dormeur et disparaît au réveil dans un buisson, dans une ébriété d'odeurs inconnues... Tout ce qui court, scintille et pénètre, avant de replonger comme un objet perdu, un fruit ouvert, une figure gorgée d'énergie dont l'immersion n'est qu'un passage, un transit, un moment de la métamorphose, un instant de la destruction qui réactive les senteurs...

*

L'ambiguïté de l'empreinte : être le présent d'une image ou d'un signe, la marque brûlante, — et ensemble distance de l'une, absence de l'un, — une vieille histoire racontée, marmonnée sans fin, et l'éclat de son futur imminent... Le battement de sa mort suspendue, sa dérogation d'être ici, son sursis, un élargissement de condamné, sa proximité, son éloignement, la barre, la ligne surchargée graffitée de son horizon...

Une image dont la violence (la témérité de la coupe) est comme inhibée, fortifiée, prolongée dans son éclat — par ce qui l'entame et l'incise, l'infléchit, l'enrobe et la brouille... Trop prompte, trop vite levée, pour être coupée de l'enclave nourricière, de la terre aveugle, et de la pensée du double...

*

Il s'en faut d'une montagne ouverte, et d'un corps de bête frôlé, de femme désirée — entre blessure, tatouage, rituel et sauvagerie... le même lancinant étirement d'un songe, et la trace accolée du double et de la proie, devant la béance de la montagne et la nuit des yeux de l'aimée...

... la nuit dont la grâce réfractaire affleure par le fendillement de l'étendue et la scarification de ses plaies... comme à l'écart de ce massif, de cette chaîne de peintures dont les voix de ruissellement baignent les racines et la danse... Un orgasme de la substance, un solipsisme de l'air, une accentuation du pli et du trait qui transgresse la voix païenne, et le cérémonial de la mise à nu, — et la brûlerie d'aromates...

*

Les déchets de la vie relancés du labyrinthe à la spirale ; comme distraits de l'opacité du vécu et distribués par le geste de la lumière... Une lumière assombrie par excès, l'opératrice ambiguë qui tire sa force et son frein de sa grâce réfractaire, ou incestueuse... Et c'est elle qui serre ou relâche les plis de toile ou de matière, qui affleure le grain des plages à l'infini, qui règne sur les gonflements, les dépressions, les ravinelements et les déchirures comme la lune sur les marées, les menstrues, les semis... Lumière, toute puissante dans sa surdité, dans l'intensité de la transgression...

*

La griserie du coup de dés est caduque d'entrée de jeu. Car ici, tout se noue plus avant dans la grisaille, et le paradoxe. Et l'exactitude du jeu ne survient, ne se vérifie que dans la faille, la foulée, la déchirure... Jeu plus vrai, plus cruel, plus risqué que celui des fléaux de la balance de la tragédie...

L'affrontement de la peinture et de la non-peinture, à chaque instant, — et aussi bien d'une culture filtrée, infiltrée, et de la soif de l'autre, d'une sauvagerie insurgée...

Comme autour de ces textes, et dedans, le non-écrit qui rougeoie, qui enfonce ses échardes, qui aspire à devenir le creux d'une armature, l'immersion d'une nudité...

M'attirent dans les tableaux, dans l'œuvre entier, comme la charpente du vide, et le grément du souffle, le chiasme du sens et du non-sens, et le croisement des granits et des soies...

*

A la brosse, à la rapière, des échanges foudroyants dans le combat d'une nuit sans fin, des dépouilles, des épaves, des lueurs, des amas de cendre et de mots incongrus, des accouplements inespérés... Une étreinte d'où surgit l'autre, dans la fraîcheur d'aucune, au sortir de la nuit... Un dénudement de racines, un élargissement de l'espace, une dilatation de l'objet, — et la perforation du mur, enfin la poussée, le regain d'une méditation aurorale dans le ventre ouvert des démons...

Macération nocturne, échancre nuptiale au matin, mais l'ampleur de l'alternance, comme un élan, un retour, un balancement de tout le corps pictural, accomplissant la transmutation d'un vide formel en un vide vivant... Incorporant l'absence au corps présent comme ce qui l'attise, le soulève, le met en question... Le met en présence de son écart, et de la question...